

Épreuve orale anticipée de français

Classe de 1^{ère} L

Lectures complémentaires

Séquence VI

Lectures complémentaires

Shakespeare / Rimbaud

LA REINE : Un malheur marche sur les talons d'un autre, tant ils se suivent de près : votre sœur est noyée, Laertes.

LAERTES : Noyée! Oh! Où donc ?

LA REINE : Il y a en travers d'un ruisseau un saule qui mire ses feuilles grises dans la glace du courant. C'est là qu'elle est venue, portant de fantasques guirlandes de renoncules, d'orties, de marguerites et de ces longues fleurs pourpres que les bergers licencieux nomment d'un nom plus grossier, mais que nos froides vierges appellent doigts d'hommes morts. Là, tandis qu'elle grimait pour suspendre sa sauvage couronne aux rameaux inclinés, une branche envieuse s'est cassée, et tous ses trophées champêtres sont, comme elle, tombés dans le ruisseau en pleurs. Ses vêtements se sont étalés et l'ont soutenue un moment, nouvelle sirène, pendant qu'elle chantait des bribes de vieilles chansons, comme insensible à sa propre détresse, ou comme une créature naturellement formée pour cet élément. Mais cela n'a pu durer longtemps : ses vêtements, alourdis par ce qu'ils avaient bu, ont entraîné la pauvre malheureuse de son chant mélodieux à une mort fangeuse.

Extrait de l'Acte IV, scène 7,

Traduction de François-Victor Hugo, 1859-1866.

I

- 1 Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélie flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles ...
- On entend dans les bois lointains des hallalis.
- 5 Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir ;
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir.
- 9 Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.
- 13 Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :
- Un chant mystérieux tombe des astres d'or.

II

- 17 O pâle Ophélie ! belle comme la neige !
Oui, tu mourus, enfant, par un fleuve emportée !
- C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;
- 21 C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure,
A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ;
Que ton cœur écoutait le chant de la Nature
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits ;
- 25 C'est que la voix des mers folles, immense râle,
Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ;
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !
- 29 Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle !
Tu te fondais à lui comme une neige au feu :
Tes grandes visions étranglaient ta parole
- Et l'Infini terrible effara ton œil bleu !

III

- 33 - Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis,
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,
La blanche Ophélie flotter, comme un grand lys.

Shakespeare, texte original et traduction de M. Grivelet

1020

HAMLET V, 1

Q GERTRUDE. – One woe doth tread upon another's heel,
So fast they follow. Your sister's drowned, Laertes.

LAERTES. – Drowned? O, where?

Q GERTRUDE. – There is a willow grows aslant a brook
That shows his hoar leaves in the glassy stream.

Therewith fantastic garlands did she make
Of crow-flowers, nettles, daisies, and long purples,
That liberal shepherds give a grosser name,
But our cold maids do dead men's fingers call them.

There on the pendent boughs her crownet weeds
Clamb'ring to hang, an envious sliver broke,

When down the weedy trophies and herself
Fell in the weeping brook. Her clothes spread wide,

And mermaid-like a while they bore her up;
Which time she chanted snatches of old tunes,
As one incapable of her own distress,

Or like a creature native and endued
Unto that element. But long it could not be
Till that her garments, heavy with their drink,
Pulled the poor wretch from her melodious lay
To muddy death.

LAERTES. – Alas, then is she drowned.

Q GERTRUDE. – Drowned, drowned.

LAERTES. – Too much of water hast thou, poor Ophelia,
And therefore I forbid my tears. But yet

It is our trick; nature her custom holds,
Let shame say what it will.

He weeps

When these are gone,

The woman will be out. Adieu, my lord.

I have a speech of fire that fain would blaze,

But that this folly douts it. *Exit*

K CLAUDIUS. – Let's follow, Gertrude.

How much I had to do to calm his rage!

Now fear I this will give it start again;

Therefore let's follow. *Exeunt*

V, 1 *Enter two Clowns [carrying a spade and a pickaxe]*

I CLOWN. – Is she to be buried in Christian burial that wilfully seeks her own salvation?

135 they] Q2; they' F 137 aslant a] F; ascaunt the Q2 139 Therewith ... make] Q2; There with ... come F 143 crownet] Wilson (1934); Coronet F; cronet Q2 148 tunes] F Q1; laudes Q2 152 their] Q1 Q2; her F 153 lay] Q2; buy F 155 Alas, then is she drowned] Hibbard (1987); Alas then, is she drown'd? F; Alas, then she is drown'd Q2 163 douts] F (doubts); drownes Q2

1. Arbre « triste », le saule est surtout l'emblème de l'amour malheureux. Il figure à

HAMLET V, 1

1021

GERTRUDE. – Un malheur arrive sur les talons de l'autre,
Si vite ils se suivent. Votre sœur, Laërte, s'est noyée.

LAËRTE. – Noyée? Oh! où?

GERTRUDE. – Il est un saule¹, penché au-dessus d'un ruisseau,
Qui mire dans les eaux ses feuilles argentées.

Elle en prit pour tresser de fantasques guirlandes,
Coucous, orties², pâquerettes et orchis sauvages³

Auxquels le parler cru des bergers donne un nom
Plus grossier, mais que, pudiques, nos jeunes filles

Appellent doigts d'hommes morts. Comme elle se hissait
Aux branches qui retombent, afin d'y accrocher

Sa couronne de fleurs, un rameau malveillant
S'étant cassé, elle tombe, avec ses trophées d'herbes,

Dans le ruisseau en pleurs. Largement déployés,
Un moment ses habits la portent, et, sirène,

Elle chantonne alors des bribes de vieux airs,
Comme étant inconsciente de sa propre détresse,

Ou tel un être né et vivant à son aise
Dans cet élément-là. Mais il fallut bientôt

Qu'alourdis d'avoir bu ses vêtements finissent
Par arracher la pauvre à son chant mélodieux,
L'entraînant dans un boueux trépas.

LAËRTE. – Hélas! elle est donc noyée!

GERTRUDE. – Noyée, noyée!

LAËRTE. – De l'eau, tu en as trop, pauvre Ophélie.

C'est pourquoi je m'interdis les pleurs. Et pourtant,

On est ainsi fait; la nature suit son cours

Quoi que la honte en dise.

Il pleure

Quand tariront ces larmes,

Finie en moi la femme. Adieu, monseigneur,

J'ai là des mots de feu qui voudraient flamboyer,

N'était que cette sottise les éteint. *Il sort*

CLAUDIUS. – Suivons-le, Gertrude.

Le mal que j'avais eu à calmer sa fureur!

Je crains que maintenant ceci ne la relance.

Suivons-le donc. *Ils sortent*

Entrent deux Rustres [avec une bêche et une pioche]⁴

1^{er} RUSTRE. – Est-ce qu'on doit faire un enterrement chrétien à celle qui va volontairement au-devant de son salut⁵?

ce titre dans plusieurs pièces de Sh, le cas le plus remarquable étant celui d'*Othello*, IV,3,39-54 2. *nettle*. Sans doute le lamier, improprement appelé ortie blanche, ou rouge, qui ne pique pas. 3. *long purples*. Certaines variétés d'orchis sauvages, telles que décrites par John Gerard, *The Herbal* (1597), ont des fleurs violettes et des racines en forme de mains. 4. Lieu: un cimetière. 5. *salvation*. Pour dire en réalité « damnation ». C'est le genre de pataquès que Sh prête volontiers aux illettrés parmi ses personnages, dans les comédies surtout.

Lettre de Rimbaud à Banville

Charleville (Ardennes), le 24 mai 1870.

A Monsieur Théodore de Banville.

Cher Maître,

Nous sommes aux mois d'amour ; j'ai dix-sept ans. L'âge des espérances et des chimères, comme on dit, - et voici que je me suis mis, enfant touché par le doigt de la Muse, - pardon si c'est banal, - à dire mes bonnes croyances, mes espérances, mes sensations, toutes ces choses des poètes - moi j'appelle cela du printemps.

Que si je vous envoie quelques-uns de ces vers, - et cela en passant par Alph. Lemerre, le bon éditeur, - c'est que j'aime tous les poètes, tous les bons Parnassiens, - puisque le poète est un Parnassien, - épris de la beauté idéale ; c'est que j'aime en vous, bien naïvement, un descendant de Ronsard, un frère de nos maîtres de 1830, un vrai romantique, un vrai poète. Voilà pourquoi, - c'est bête, n'est-ce pas, mais enfin ?...

Dans deux ans, dans un an peut-être, n'est-ce pas, je serai à Paris. - Anch'io, messieurs du journal, je serai Parnassien ! - Je ne sais ce que j'ai là... qui veut monter... - Je jure, cher maître, d'adorer toujours les deux déesses, Muse et Liberté.

Ne faites pas trop la moue en lisant ces vers :

...Vous me rendriez fou de joie et d'espérance, si vous vouliez, cher Maître, faire faire à la pièce Credo in unam une petite place entre les Parnassiens

... Je viendrais à la dernière série du Parnasse : cela ferait le Credo des poètes !... - Ambition ! ô Folle !

Arthur Rimbaud.

[Suivent trois poèmes joints à la lettre : « Sensation », « Ophélie », « Credo in unam » qui deviendra « Soleil et chair »]

[Le texte suivant se situe après le dernier poème :]

Si ces vers trouvaient place au Parnasse contemporain ?

— *Ne sont-ils pas la foi des poètes ?*

— *Je ne suis pas connu ; qu'importe ? les poètes sont frères. Ces vers croient ; ils aiment ; ils espèrent : c'est tout.*

— *Cher maître, à moi : Levez-moi un peu : je suis jeune : tendez-moi la main...*

Autour du poème Ophélie de Rimbaud, de « Sensation » au « Bateau ivre »

Sensation, 1870

Par les beaux soirs d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais un amour immense entrera dans mon âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, — heureux comme avec une femme.

Extraits de la lettre à Paul Demeny, du 15 mai 1871, dite « lettre du Voyant »

Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène.

[...]

En Grèce, ai-je dit, vers et lyres rythment l'Action. Après, musique et rimes sont jeux, délassements. L'étude de ce passé charme les curieux : plusieurs s'éjouissent à renouveler ces antiquités : — c'est pour eux. L'intelligence universelle a toujours jeté ses idées, naturellement ; les hommes ramassaient une partie de ces fruits du cerveau : on agissait par, on en écrivait des livres : telle allait la marche, l'homme ne se travaillant pas, n'étant pas encore éveillé, ou pas encore dans la plénitude du grand songe. Des fonctionnaires, des écrivains : auteur, créateur, poète, cet homme n'a jamais existé !

La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière ; il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, l'apprend. Dès qu'il la sait, il doit la cultiver ; cela semble simple : en tout cerveau s'accomplit un développement naturel ; tant d'égoïstes se proclament auteurs ; il en est bien d'autres qui s'attribuent leur progrès intellectuel ! — Mais il s'agit de faire l'âme monstrueuse : à l'instar des comprachicos, quoi ! Imaginez un homme s'implantant et se cultivant des verrues sur le visage.

Je dis qu'il faut être *voyant*, se faire *voyant*.

Le Poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné *dérèglement de tous les sens*. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, — et le suprême Savant — Car il arrive à l'inconnu ! Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'inconnu, et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innombrables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé !

[...]

Cette langue¹ sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfum, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant. Le poète définirait la quantité d'inconnu s'éveillant en son temps dans l'âme universelle.

[...] La poésie ne rythmera plus l'action ; elle *sera en avant*. [...]

¹ Celle que le poète a pour charge d'inventer selon Rimbaud.

Le bateau ivre, 1871¹

Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,
Je courus ! Et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes.
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,
Dix nuits, sans regretter l'oeil ni ais des falots !

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sûres,
L'eau verte pénétra ma coque de sapin
Et des taches de vins bleus et des vomissures
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème
De la Mer, infusé d'astres, et lactescent,
Dévorant les azurs verts ; où, flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif parfois descend ;

Où, teignant tout à coup les bleuités, délire
Et rythmes lents sous les rutillements du jour,
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que nos lyres,
Fermentent les rousseurs amères de l'amour !

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes
Et les ressacs et les courants : je sais le soir,
L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir !

J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques,
Illuminant de longs figements violets,
Pareils à des acteurs de drames très antiques
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets !

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baiser montant aux yeux des mers avec lenteurs,
La circulation des sèves inouïes,
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs !

J'ai suivi, des mois pleins, pareille aux vacheries
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,
Sans songer que les pieds lumineux des Maries
Pussent forcer le mufle aux Océans poussifs !

J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères à peaux
D'hommes ! Des arcs-en-ciel tendus comme des brides
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux !

J'ai vu fermenter les marais énormes, nasses
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan !
Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces,
Et les lointains vers les gouffres cataractant !

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises !
Échouages hideux au fond des golfes bruns
Où les serpents géants dévorés des punaises
Choient, des arbres tordus, avec de noirs parfums !

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.
- Des écumes de fleurs ont bercé mes dérades
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,
La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes
Et je restais, ainsi qu'une femme à genoux...

Presque île, ballottant sur mes bords les querelles
Et les fientes d'oiseaux clabaudes aux yeux blonds.
Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frêles
Des noyés descendaient dormir, à reculons !

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,
Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau ;

Libre, fumant, monté de brumes violettes,
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
Des lichens de soleil et des morves d'azur ;

¹ « Le bateau ivre », que Rimbaud a écrit sans avoir jamais vu la mer, est sans doute nourri de ses expériences de « voyant », selon le mot célèbre de la lettre écrite à Paul Demeny, expériences qui ont pu conduire le poète à rechercher « toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ».

Qui courais, taché de lunules électriques,
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,
Quand les jullets faisaient crouler à coups de triques
Les cieux ultramarins aux ardents entonnoirs ;

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues
Le rut des Béhémots et les Maelstroms épais,
Fileur éternel des immobilités bleues,
Je regrette l'Europe aux anciens parapets !

J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur :
- Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les Aubes sont navrantes.
Toute lune est atroce et tout soleil amer :
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
Ô que ma quille éclate ! Ô que j'aïlle à la mer !

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé
Un enfant accroupi plein de tristesse, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons.

Jules Laforgue, « Hamlet », Moralités légendaires, 1887¹

Dans ce court récit, que Laforgue présentait comme une nouvelle, mais qui s'apparente au moins autant au conte, voire au conte philosophique, Hamlet rencontre deux comédiens.

- Comment t'appelles-tu, toi ?
- William, riposte le jeune premier en pourpoint à crevées encore poudreuses.
- Et vous, ma jeune dame ? (Oh, mon Dieu, comme elle est belle ! Encore des histoires !...)
- Ophélia, résume celle-ci, dans une sorte de sourire boudeur, un sourire douteux à s'en tordre de malaises, si maléfique, que le jeune prince doit éclater pour faire diversion.
- Comment ! encore une Ophélia dans ma potion ! Oh ! cette usurière manie qu'ont les parents de coiffer leurs enfants de noms de théâtre ! Car Ophélia, ce n'est pas de la vie ça ! Mais de pures histoires de planches et de centièmes ! Ophélia, Cordélia, Lélia, Coppélia, Camélia ! Pour moi, qui ne suis qu'un paria, n'auriez-vous pas un autre nom de baptême (de Baptême, entendez-vous !) pour l'amour de moi.
- Si, Seigneur, je m'appelle Kate.
- À la bonne heure ! Et comme ça vous sied mieux ! Que je vous baisote les mains, ô Kate ! pour cette étiquette.

¹ Jules Laforgue (1860-1887), qui a passé « un horrible jour de l'An » 1886 à Elseneur, commence son recueil par cette réécriture de « Hamlet ». Elle est marquée par la parodie et la mélancolie.

« Faust »

FAUST (*seul*)

[...] Je n'égale pas Dieu ! Je le sens trop profondément ; je ne ressemble qu'au ver, habitant de la poussière, au ver, que le pied du voyageur écrase et ensevelit pendant qu'il y cherche une nourriture.

5 N'est-ce donc point la poussière même, tout ce que cette haute muraille me conserve sur cent tablettes ? toute cette friperie dont les bagatelles m'enchaînent à ce monde de vers ?... Dois-je trouver ici ce qui me manque ? Il me faudra peut-être lire dans ces milliers de volumes, pour y voir que les hommes se sont tourmentés sur tout, et que çà et là un heureux s'est montré sur la terre ! – Ô toi, pauvre crâne vide, pourquoi sembles-tu m'adresser ton ricanement ? Est-ce pour me dire qu'il a été un temps où ton cerveau fut, comme le mien, rempli d'idées confuses ? qu'il chercha le grand jour, et qu'au milieu d'un triste crépuscule il erra misérablement dans la recherche de la vérité ? Instruments que je vois ici, vous semblez me narguer avec toutes vos roues, vos dents, vos anses et vos cylindres ! J'étais à la porte, et vous deviez me servir de clef. Vous êtes, il est vrai, plus hérissés qu'une clef ; mais vous ne levez pas les verrous. Mystérieuse au grand jour, la nature ne se laisse point dévoiler, et il n'est ni levier ni machine qui puisse la contraindre à faire voir à mon esprit ce qu'elle a résolu de lui cacher. Si tout ce vieil attirail, qui jamais ne me fut utile, se trouve ici, c'est que mon père l'y rassembla. Poulie antique, la sombre lampe de mon pupitre t'a longtemps noircie ! Ah ! j'aurais



Rembrandt, *Faust* (v. 1652), Kupferstichkabinett, Berlin.

30 bien mieux fait de dissiper le peu qui m'est resté, que d'en embarrasser mes veilles ! – Ce que tu as hérité de ton père, acquiers-le pour le posséder. Ce qui ne sert point est un pesant fardeau, mais ce que l'esprit peut créer en un instant, voilà ce qui est utile !

Johann Wolfgang von Goethe, *Faust* (1833),
traduction de Gérard de Nerval.

« Faust et Yorick ou Toute une vie pour un crâne, Apologue », de Jean Tardieu, 1966

3 Faust et Yorick

« Faust et Yorick ou Toute une vie pour un crâne, Apologue » (Œuvre intégrale)

PERSONNAGES

LE SAVANT, jeune au début, vieillit rapidement au cours du sketch.
 LE REPORTER, jeune à sa première entrée en scène, vieux à la seconde.
 LA NOURRICE, sans âge.
 L'ÉPOUSE DU SAVANT, jeune (trop occupée ensuite par ses nombreuses maternités pour reparaitre en scène).
 MADELEINE, d'abord sous la forme d'un nouveau-né, puis d'une jeune fille, puis d'une jeune femme.
 QUATRE JEUNES SAVANTS.

On ne voit sur la scène, vers la droite, qu'une table de travail très large, très haute – presque comme un comptoir ou un tribunal – et recouverte d'un tapis qui la masque entièrement jusqu'au sol.
 Sur la table, beaucoup de livres, des papiers, un encrier, une balance, une mappemonde – et une tête de mort.
 Le Savant, assis à cette haute table, face au public, paraît presque englouti derrière les livres : la lampe éclairant son visage et son buste ; le reste de la pièce est plongé dans l'obscurité.
 Le Savant ne bougera pas de sa table jusqu'à la fin.

LE SAVANT, d'abord dans la force de l'âge.
 J'ai travaillé toute ma vie. J'ai énormément travaillé. J'ai commencé par lire tout ce que les autres ont écrit, dans toutes les branches du savoir – puis j'ai cherché par moi-même. Comme c'est toujours à l'Homme que l'Homme revient après avoir fait le tour de la Création, je me suis spécialisé dans la science qui étudie cet étrange animal. Comme la partie la plus noble de l'homme est celle où, justement, tous les bons auteurs placent le siège du savoir, j'ai dirigé mes recherches du côté de la tête et du cerveau de l'Homme. Enfin, comme il y a un rapport étroit entre le contenu et le contenant, j'ai jeté mon dévolu sur le crâne humain ; le crâne, voilà toute la question !

Il prend le crâne sur la table
et le considère.

LE REPORTER, surgissant de l'ombre, un carnet et un crayon à la main.
 On dit, maître, que vous seriez sur le point de découvrir « l'échelon supérieur » du crâne humain. Qu'entendez-vous par : échelon supérieur ?



Ary Scheffer (1795-1858). Faust, musée Bonnat, Bayonne.

éécritures

LE SAVANT

À vrai dire, je ne l'ai pas encore découvert : je le cherche, je le pressens. *L'échelon supérieur*, c'est un ensemble de constatations et d'indices qui m'a conduit à penser que le crâne humain était en train de se transformer et qu'il était prêt à contenir un cerveau infiniment supérieur au nôtre.

LE REPORTER

Je vous remercie, maître, de cette précieuse déclaration.

Il disparaît dans l'ombre.

LE SAVANT

Ah ! *L'échelon supérieur* ! Que de veilles il m'a coûté ! Que de travaux, que de voyages ! J'ai mesuré des milliers et des milliers de crânes sous toutes les latitudes, j'ai accumulé les observations, j'ai fait la critique de toutes les hypothèses et je m'aperçois, après tant d'efforts, que je suis bien loin de toucher au but. Ce crâne, ce crâne merveilleux, le crâne génial de l'Homme Futur, où est-il, où est-il ? Quand l'aurai-je enfin découvert ?

LA NOURRICE, apparaissant.

Comment, mon pauvre enfant, encore en train de travailler, un jour pareil !

LE SAVANT, contrarié.

Comment ? Quoi ? Eh, qu'y a-t-il donc, voyons ?

LA NOURRICE

Mais c'est le jour de ton mariage, mon petit ! Allons, vite ! Prépare-toi ! Ta fiancée t'attend sous ses voiles. Les témoins, les invités sont sous le porche de l'église. Dépêche-toi !

On entend naturellement, pendant quelques minutes, la Marche nuptiale de Mendelssohn ! Cependant le savant n'a pas bougé de sa place.

LE SAVANT

Dès le lendemain de la noce, je me remis à travailler. Ma femme était charmante et douce. Elle assistait, silencieuse, à mes recherches...
Un coup de projecteur fait surgir de l'ombre la Jeune Femme. Elle est assise à côté de la table de son mari et tricote. On entend sonner minuit à un clocher.

LA JEUNE FEMME

Ne crois-tu pas, mon ami, que tu as assez travaillé aujourd'hui ? Il se fait tard.

LE SAVANT, avec douceur.

Non, ma chérie ! Il faut encore que j'établisse des corrélations entre différentes mesures que l'on vient de m'envoyer de plusieurs points du globe. Mais toi, va te coucher, je t'en prie. Tu te fatigues à veiller ainsi, dans l'état où tu es !... Va !...
La jeune femme disparaît.

LE SAVANT

Les jours, les années passèrent. J'entrevois déjà la courbe ascendante du crâne humain, depuis ses origines les plus lointaines jusqu'aux premiers âges civilisés, et ce tracé devait faire apparaître, en pointillé, la suite de cette prodigieuse aventure. C'était un émouvant spectacle !

LA NOURRICE, sortant de l'ombre, elle tient dans ses bras un nouveau-né recouvert de voiles.

Regarde ! Regarde comme il est beau !

En lisant en écrivant

LE SAVANT, *comme sortant d'un rêve.*
 Hein ! Quoi ! Qu'y a-t-il ?... Ah oui, c'est le petit Magdalénien qui m'est annoncé ? Posez-le là, je vous
 65 prie !

LA NOURRICE, *riant.*
 Mais non ! c'est ton premier rejeton ! Tout le portrait de son père ! J'espère qu'il en aura, des frères et des
 sœurs !

Elle disparaît.

LE SAVANT
 Mes travaux commençaient à attirer sur moi l'attention du monde savant. Plusieurs académies étrangères
 70 me reçurent dans leur sein. Seul, mon pays natal doutait encore de moi.

On frappe doucement.

LA VOIX DE MADELEINE, *petite jeune fille.*
 Papa ! Tu permets que je vienne un moment près de toi ?

LE SAVANT
 Mais oui, Madeleine, entre !

MADELEINE, *surgeant debout aux côtés de son père.*
 Mon pauvre papa ! Comme tu travailles !... Et comme les gens sont injustes envers toi !

LE SAVANT
 75 Pourquoi dis-tu cela ?

MADELEINE, *fondant en larmes.*
 Oh, papa, si tu savais !

LE SAVANT
 Qu'y a-t-il ? Parle ! (*Doucement.*) Tu as été refusée à ton examen ?

MADELEINE
 Il s'agit bien de cela ! C'est beaucoup plus grave !

LE SAVANT
 Quoi donc ?

MADELEINE
 80 Mon frère aîné est revenu ce soir de la Faculté. Il était bouleversé. Il paraît que l'on a organisé un chahut
 monstre... à ton sujet !

LE SAVANT
 À mon sujet ?

MADELEINE
 Oui ! Un monôme ! Les étudiants portaient un gros crâne de carton éclairé par des lanternes vénitienues
 et ils chantaient une vilaine chanson, où tes travaux sont tournés en ridicule !

85 *On entend la voix des étudiants chantant
 qui s'approche, puis s'éloigne.*

l'écritures

VOIX DES ÉTUDIANTS
 Ah, le crân', le crân', le crân' !
 C'est toute une affaire !
 Ah, le crân', le crân', le crân' !
 90 C'est tout' la question !

LE SAVANT, *riant.*
 Ah ! ce n'est que cela ? Ma pauvre Madeleine, qu'est-ce que ça peut faire ! Laisse-les chanter, ils sont jeunes !
 Ils n'empêcheront pas mon œuvre de s'accomplir ! Un jour, tu verras, tout le monde s'inclinera devant
 mes découvertes. Je suis sur la bonne voie ! (*Madeleine disparaît.*) Aucune déception, aucune injustice ne
 95 pouvait m'arrêter. Ma vie s'écoulait, paisible en somme, et ma collection de crânes avait pris de telles proportions
 qu'il fallut acheter un hangar pour la contenir...

*Madeleine, surgissant de l'ombre affolée ;
 c'est maintenant une belle jeune femme.*

Papa ! Papa ! Oh, papa !

LE SAVANT, *agacé.*
 Qu'y a-t-il encore ?


MADELEINE
 100 Papa, je n'en peux plus ! Mon mari me fait une vie impossible ! Son caractère est devenu insupportable. Je viens de m'enfuir de chez moi avec mes enfants.
 Quel parti prendre, oh, mon Dieu, mon
 105 Dieu !

LE SAVANT
 Eh bien, mais divorce, mon enfant ! La belle affaire ! Pourquoi te mettre dans un état pareil ? C'est si simple !

MADELEINE
 Ah, tu trouves cela simple, toi ! Oui !
 110 Toujours dans tes livres et tes mesures et tes crânes ! Mais il n'y a pas que les crânes ! Les crânes sont morts ! Il y a la vie,
 notre vie ! Ah ! tu n'y prêtes guère d'attention !

115 *Elle disparaît.*

LE SAVANT, *haussant les épaules.*
 C'était curieux de voir à quel point les hommes attachent de l'importance à ces minces événements ! Qu'est-ce que c'était
 120 que notre petite histoire familiale à côté de la colossale aventure de l'Homme ! Ah ! il en a bien vu d'autres, l'Homme,
 depuis sa création ! Et il en verra bien d'autres, avant que son crâne ait atteint son



Eugène Delacroix, *Hamlet et Horatio au cimetière* (1850), musée du Louvre, Paris.

En lisant en écrivant

125 volume maximum !... Voyons... où en étais-je ?... Mais qu'est-ce que j'ai fait de ce livre, bon sang !... Une précieuse monographie de mon meilleur disciple, un Danois !... Le livre a dû tomber sous ma table !... *(Il se baisse un moment sous la table et reparait vieilli, les cheveux tout blancs. Un peu de musique – de préférence romantique – s'est fait entendre pendant ce temps. Puis d'une voix cassée :)* Où est le temps où j'égarais mes livres, tant ma table et mon cabinet en étaient encombrés ! Maintenant, ma bibliothèque occupe un étage entier de ma maison et le monde entier vient la consulter ! *(On frappe.)* Entrez !

LE REPORTER, il a, lui aussi, vieilli.

130 Maître ! Il y a bien des années que je ne suis venu vous saluer ! Je regrette que ma seconde visite ait lieu en de si pénibles circonstances : Madame votre épouse, hélas !

LE SAVANT, avec angoisse.

Hein ! Quoi ! Que dites-vous, mon épouse !... *(Se ravisant.)* Ah oui, c'est vrai, j'oubliais !... Pauvre chère compagne de ma vie !... Eh oui, elle est partie comme elle était venue, discrètement, sans bruit !... En quarante ans de vie commune, je n'ai eu qu'à me louer d'elle ! Elle m'a donné dix enfants, dont six, hélas ! sont morts avant elle. Les quatre autres sont établis maintenant et j'ai sept petits-enfants qui font la joie de ma vieillesse !

LE REPORTER

Ainsi, dans votre deuil, vous avez heureusement des consolations ! Mais la plus belle, maître, n'est-elle pas cette consécration que votre pays vient de donner à vos travaux !...

Il disparaît.



Faust, film de Friedrich Wilhelm Murnau (1926).

Réécritures

LE SAVANT

140 En effet, mes collègues français avaient enfin, après ceux des autres pays, reconnu l'intérêt de mes recherches : un cours au collège de Navarre, l'Institut, un haut grade dans l'Ordre National – j'étais comblé d'honneurs !... Et cependant, une amertume subsistait au fond de mon cœur : je touchais au but, certes, mais je ne l'avais pas encore atteint. Tout le monde parlait de l'« Échelon Supérieur » et pourtant personne – pas même moi ! – n'avait encore la preuve définitive de son existence ! Combien d'années me faudrait-il encore, avant de pouvoir tenir entre mes mains le Crâne tant cherché ? Un jour enfin, tandis que je travaillais comme à l'ordinaire, j'éprouvai un vertige soudain !... ma tête... me parut lourde... lourde... et...

Il s'affaisse, la tête en avant, sur sa table. Comme il est caché par les livres, il disparaît complètement.

VOIX DE SPEAKER À LA RADIO

150 ... La France vient de perdre un de ses plus illustres savants : il s'est éteint hier soir, à sa table de travail, terrassé par soixante ans de labeur, alors qu'il touchait au but de ses recherches...

Un peu de musique funèbre. Puis, aussitôt, apparaissent quatre jeunes savants en redingote. L'un d'eux – celui qui va parler aux autres – pose sur la table un paquet enveloppé dans un journal.

LE JEUNE SAVANT

Messieurs, ce n'est pas sans une profonde émotion que nous venons saluer, ici même, le souvenir vénéré de notre maître. Sa vie nous offre l'exemple d'un dévouement sans réserve à la Science. Je dirai plus : non seulement sa vie, mais sa mort elle-même – sa mort surtout ! – auront servi à nous donner la preuve de cette découverte immense qu'il n'avait fait – et pour cause ! – qu'entrevoir ! Comme vous le savez, messieurs, notre illustre maître, avant de mourir, avait recommandé que l'on fit l'autopsie de son corps et, plus précisément, que l'on prit les mesures de son crâne. Eh bien, messieurs, ce crâne qu'il avait cherché toute sa vie, ce futur crâne humain – ou plutôt surhumain, – capable de contenir toute la Science, ce crâne, messieurs, le voici : c'était le sien !

Tout en finissant de parler, il a défilé le papier, il en sort un crâne, qu'il montre à ses collègues. Ceux-ci applaudissent. On entend – naturellement ! – les premières mesures de la Danse macabre de Saint-Saëns.

RIDEAU

Jean Tardieu, *La Comédie de la comédie* (1990), Gallimard.



Eugène Delacroix, *Hamlet et Horatio au cimetière* (1850), musée du Louvre, Paris.

Objet d'étude :

Les réécritures du XVIIème siècle à nos jours

Le sujet comprend :

Texte A : William Shakespeare, *Hamlet*, Acte I, scène 1, 1603 (Traduction d'André Gide)

Texte B : Jean Cocteau, *La Machine infernale*, Acte I, 1934

Texte C : Bernard-Marie Koltès, *Roberto Zucco*, Acte I, « L'Évasion », 1990

TEXTE A - William Shakespeare, *Hamlet*, Acte I, scène 1, 1603 (Traduction d'André Gide)

Le roi de Danemark, père d'Hamlet, est mort récemment. Son frère Claudius l'a remplacé. Le spectre du roi apparaît au début de la pièce pour révéler au prince Hamlet que son père a été assassiné par Claudius. La pièce s'ouvre à Elsenour, sur « Une plate-forme devant le château ». Des soldats discutent. Arrivent Marcellus, leur chef, et Horatio, ami d'Hamlet.

[...]

BERNARDO. – Salut, Horatio ! Salut, bon Marcellus !

MARCELLUS. – Dis : a-t-on revu la chose cette nuit ?

BERNARDO. – Je n'ai rien vu.

5 MARCELLUS. – Horatio prétend que ce n'est qu'une imagination ; il se refuse à accorder créance à ce spectre terrible qui nous est deux fois apparu. Aussi lui ai-je enjoint de passer avec nous les minutes de cette veille, afin qu'il se porte garant de nos yeux, si le spectre revient, et qu'il lui parle.

HORATIO. – Bah ! Il ne viendra pas.

10 BERNARDO. – Assieds-toi un moment, que nous rebattions tes oreilles, si rétives à notre histoire, de ce que deux nuits nous avons vu.

HORATIO. – Asseyons-nous donc et écoutons Bernardo.

BERNARDO. – C'était la nuit dernière ; tandis que cette étoile là-bas, qui chemine vers le couchant, poursuivait son cours pour éclairer cette partie du ciel où elle luit présentement, Marcellus et moi – l'horloge sonnait alors une heure...

15 MARCELLUS. – Paix. Silence ! Regarde. Le voici qui revient.

Entre le Spectre

BERNARDO. – Il a le même aspect que le défunt roi.

MARCELLUS. – Toi qui as de l'instruction, parle-lui, Horatio.

20 BERNARDO. – N'est-ce pas qu'il est semblable au roi ? Observe-le bien, Horatio.

HORATIO. – Très semblable ; j'en frémis de surprise et de peur.

BERNARDO. – il voudrait qu'on lui parle.

MARCELLUS. – Interroge-le, Horatio.

25 HORATIO. – Qui es-tu, toi qui usurpes ce temps de nuit et cette noble forme guerrière que revêtait la Majesté de Danemark ensevelie ? Par le ciel, je t'adjure, parle.

MARCELLUS. – Il est offensé.

BERNARDO. – Vois ! Il se retire fièrement.

HORATIO. – Reste ! Parle ! Je te somme de parler.

Le Spectre disparaît.

30 MARCELLUS. – Il est parti sans consentir à nous répondre.

BERNARDO. – Qu'en dis-tu, Horatio ? Tu es pâle et tu trembles. Ne penses-tu pas qu'il y a là plus qu'une imagination ?

HORATIO. – De par mon Dieu, je ne l'aurais point cru sans l'aveu de mes yeux fidèles.

35 MARCELLUS. – N'est-il pas tout semblable au roi ?

HORATIO. – Autant que tu l'es à toi-même : d'une pareille armure il était revêtu tandis qu'il combattait l'ambitieux Norvège – il fronçait le sourcil pareillement tandis que, dans une coléreuse mêlée, il écrasait les traîneaux polonais sur la glace. C'est étrange.

40 MARCELLUS. – Ainsi donc, par deux fois déjà, précisément à cette heure funèbre, sa martiale prestance a surpris notre veillée.

HORATIO. – Dans quelle intention, je ne sais. Mais, à mon avis tout net, ceci présage pour l'Etat quelque catastrophe étrange.

[...]

TEXTE B - Jean Cocteau, *La Machine infernale*, Acte I, 1934

La pièce est une variation sur le mythe d'Œdipe : celui-ci a, sans le savoir, tué son père Laïus et le fantôme de ce dernier apparaît chaque nuit aux soldats de garde. La scène se déroule lors du premier acte, sur « Un chemin de ronde sur les remparts de Thèbes ». Deux soldats racontent à leur chef ces apparitions nocturnes.

[...]

LE SOLDAT – Eh bien, chef... Vous savez, la garde, c'est pas très folichon.

LE JEUNE SOLDAT – Alors le fantôme, on l'attendait plutôt.

LE SOLDAT – On pariait, on se disait :

LE JEUNE SOLDAT – Viendra.

5 LE SOLDAT – Viendra pas...

LE JEUNE SOLDAT – Viendra...

LE SOLDAT – Viendra pas... et tenez, c'est drôle à dire, mais ça soulageait de le voir.

LE JEUNE SOLDAT – C'était comme qui dirait une habitude.

10 LE SOLDAT – On finissait par imaginer qu'on le voyait quand on ne le voyait pas. On se

disait : ça bouge ! Le mur s'allume. Tu ne vois rien ? Non. Mais si. Là, là, je te dis...

Le mur n'est pas pareil, voyons, regarde, regarde !

LE JEUNE SOLDAT – Et on regardait, on se crevait les yeux, on n'osait plus bouger.

LE SOLDAT – On guettait la moindre petite différence.

15 LE JEUNE SOLDAT – Enfin, quand ça y était, on respirait et on n'avait plus peur
du tout.

LE SOLDAT – L'autre nuit, on guettait, on guettait, on se crevait les yeux, et on croyait
qu'il ne se montrerait pas, lorsqu'il arrive, en douce... pas du tout vite comme les
premières nuits, et une fois visible, il change ses phrases, et il nous raconte tant bien

20 pas expliquer aux vivants. Il parlait d'endroits où il peut aller, et d'endroits où il ne peut
pas aller, et qu'il s'est rendu où il ne devait pas se rendre, et qu'il savait un secret qu'il
ne devait pas savoir, et qu'on allait le découvrir et le punir, et qu'ensuite, on lui
défendrait d'apparaître, qu'il ne pourrait plus jamais apparaître (*Voix solennelle.*)

25 « Je mourrai ma dernière mort », qu'il disait, « et ce sera fini, fini. Vous voyez,
messieurs, il n'y a plus une minute à perdre. Courez ! Prévenez la reine ! Cherchez
Tirésias ! Messieurs ! Messieurs ! ayez pitié !... » Et il suppliait, et le jour se levait.
Et il restait là.

LE JEUNE SOLDAT – Brusquement, on a cru qu'il allait devenir fou.

30 LE SOLDAT – À travers des phrases sans suite, on comprend qu'il a quitté son poste,
quoi... qu'il ne sait plus disparaître, qu'il est perdu. On le voyait bien faire les mêmes
cérémonies pour devenir invisible que pour rester visible, et il n'y arrivait pas. Alors,
voilà qu'il nous demande de l'insulter, parce qu'il a dit comme ça que d'insulter les
revenants c'était le moyen de les faire partir. Le plus bête, c'est qu'on n'osait pas. Plus il
répétait : « Allez ! Allez ! jeunes gens, insultez-moi ! Criez, ne vous gênez pas... Allez
35 donc ! » plus on prenait l'air gauche.

LE JEUNE SOLDAT – Moins on trouvait quoi dire !...

LE SOLDAT – Ça par exemple ! Et pourtant, c'est pas faute de gueuler après les chefs.

LE CHEF – Trop aimables, messieurs ! Trop aimables. Merci pour les chefs...

40 LE JEUNE SOLDAT – Oh ! chef ! Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire... J'ai voulu dire...
j'ai voulu parler des princes, des têtes couronnées, des ministres, du gouvernement
quoi... du pouvoir ! On avait même souvent causé de choses injustes... Mais le roi était
un si brave fantôme, le pauvre roi Laïus, que les gros mots ne nous sortaient pas de la
gorge. Et il nous excitait, lui, et nous, on bafouillait : Va donc, eh ! Va donc, espèce de
vieille vache ! Enfin, on lui jetait des fleurs.

45 LE JEUNE SOLDAT – Parce qu’il faut vous expliquer, chef : Vieille vache est un petit
nom d’amitié entre soldats.
LE CHEF – Il vaut mieux être prévenu.
LE SOLDAT – Va donc ! Va donc, eh !... Tête de...Espèce de... Pauvre fantôme. Il restait
suspendu entre la vie et la mort, et il crevait de peur à cause des coqs et du soleil. Quand
50 tout à coup, on a vu le mur redevenir mur, la tache s’éteindre. On était crevés de fatigue.
[...]

TEXTE C - Bernard-Marie Koltès, Roberto Zucco, Acte I, « L'Évasion », 1990

Roberto Zucco est le nom d'un assassin, enfermé en prison au moment où s'ouvre la pièce.

I – L'ÉVASION.

Le chemin de ronde d'une prison, au ras des toits.

Les toits de la prison, jusqu'à leur sommet.

A l'heure où les gardiens, à force de silence et fatigués de fixer l'obscurité, sont parfois victimes d'hallucinations.

PREMIER GARDIEN. – Tu as entendu quelque chose ?

DEUXIEME GARDIEN. – Non, rien du tout.

PREMIER GARDIEN. – Tu n'entends jamais rien.

DEUXIEME GARDIEN. – Tu as entendu quelque chose, toi ?

5 PREMIER GARDIEN. – Non, mais j'ai l'impression d'entendre quelque chose.

DEUXIEME GARDIEN. – Tu as entendu ou tu n'as pas entendu ?

PREMIER GARDIEN. – Je n'ai pas entendu par les oreilles, mais j'ai eu l'idée d'entendre quelque chose.

DEUXIEME GARDIEN. – L'idée ? Sans les oreilles ?

10 PREMIER GARDIEN. – Toi, tu n'as jamais d'idée, c'est pour cela que tu n'entends jamais rien et que tu ne vois rien.

DEUXIEME GARDIEN. – Je n'entends rien parce qu'il n'y a rien à entendre et je ne vois rien parce qu'il n'y a rien à voir. Notre présence ici est inutile, c'est pour cela qu'on finit toujours par s'engueuler. Inutile, complètement ; les fusils, les sirènes muettes, nos yeux ouverts alors qu'à cette heure tout le monde a les yeux fermés. Je trouve inutile d'avoir les yeux ouverts à ne fixer rien, et les oreilles tendues à ne guetter rien, alors qu'à cette heure nos oreilles devraient écouter le bruit de notre univers intérieur et nos yeux contempler nos paysages intérieurs. Est-ce que tu crois à l'univers intérieur ?

15 PREMIER GARDIEN. – Je crois qu'il n'est pas inutile qu'on soit là, pour empêcher les évasions.

[...]

20 PREMIER GARDIEN. – Tu ne vois pas quelque chose ?

Apparaît Zucco, marchant sur le faite du toit.

DEUXIEME GARDIEN.- Non, rien du tout.

25 PREMIER GARDIEN. – Moi non plus, mais j'ai l'idée de voir quelque chose.

DEUXIEME GARDIEN. – Je vois un type marchant sur le toit. Ce doit être un effet de notre manque de sommeil.

PREMIER GARDIEN. – Qu'est-ce qu'un type ferait sur le toit ? Tu as raison. On devrait de temps en temps refermer les yeux sur notre univers intérieur.

ÉCRITURE

I – Vous répondrez d’abord à la question suivante (4 points) :

Dans quelle mesure peut-on parler pour les textes B et C de réécritures du texte A ?

II – Vous traiterez ensuite, au choix, l’un des sujets suivants (16 points) :

1. Commentaire

Vous ferez le commentaire du texte B à partir de la ligne 16 (« L’autre nuit, on guettait [...] ») jusqu’à la fin du texte.

2. Dissertation

Quel intérêt présente pour un écrivain et pour ses lecteurs ou ses spectateurs la réécriture d’une œuvre ?

Vous répondrez à cette question, dans un développement organisé, en vous appuyant sur les textes du corpus, les lectures faites en classe mais aussi vos connaissances personnelles.

3. Invention

« HORATIO – Reste ! Parle ! Je te somme de parler. »

Imaginez qu’au lieu de disparaître, le spectre engage le dialogue avec les personnages présents.

Votre texte s’intégrera de manière cohérente dans le dialogue shakespearien.